

Poètes des cinq continents

MAXIME N'DEBEKA

# PAROLES INSONORES

*suivi de*

# LES SIGNES DU SILENCE



VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM



Maxime N'DEBEKA

*Paroles insonores*  
suivi de  
*Les signes du silence*

**Éditions L'Harmattan**  
5-7, rue de l'École-Polytechnique  
75005 Paris

*Du même auteur :*

*Soleils Neufs* (Yaoundé, éditions Clé, 1969)

*L'Oseille/Les Citrons* (Paris, Oswald, 1975)

*Le Président* (Paris, Oswald, édité en 1970 et réédité en 1976)

*Les lendemains qui chantent* (Paris, Présence Africaine, 1983)

*Equatorium* (Paris, Présence Africaine, 1987)

*La Danse de n'kumba ensorcelée* (Paris, Publisud, 1988)

*Vécus au miroir* (Paris, Publisud, 1991)

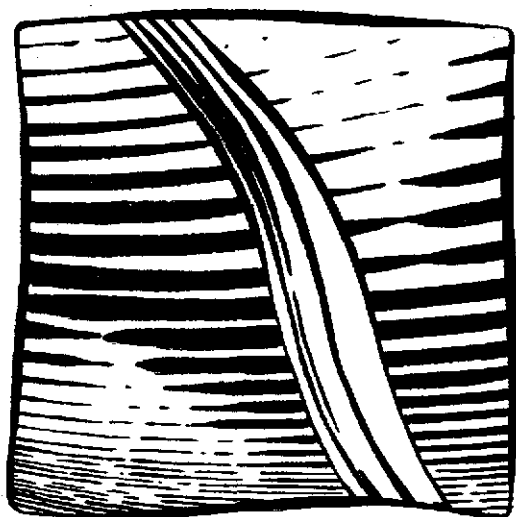
*Dessins de Malachy Quin*

© L'Harmattan, 1994  
ISBN : 2-7384-2403-1

## *Paroles insonores*



I



66. 24





## DELIRIUM TREMENS 1

### I

Le poète :

Tôt ou tard  
qu'il vienne ce temps tôt ou tard  
où les plages jonchées de rêves  
naufragée  
d'existences  
raturées.

Tôt ou tard  
cette douleur mal équarrie  
qui couve des noix  
de délices  
dans les alcôves des poèmes.

Ce tôt ou tard  
sur les galères  
du sang convulsionnaire  
qu'il vienne taguer  
le regard vitrifié  
du poète non affranchi

## II

Le poète :

Le rythme vital  
dit têtuelement  
entre les dieux glaciaires  
et les fausses couches des aubes  
l'Illusion.

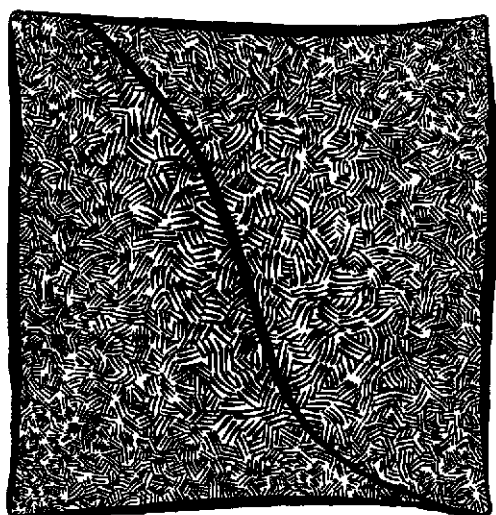
Plus sourd il y a que  
mon oreille mûre  
écoute pieusement  
les lamentos et les fureurs  
des rêves polyphoniaques  
des corps multiples et condamnés.

## III

Le poète :

A tôt ou tard pétant  
quelqu'un vient  
Il à plusieurs il vient  
pédaler la bile morbide du poète  
à plusieurs  
cambrioler le chant muré dans la Souffrance.

## II



MQ, 23



Le grioteur :

Aujourd'hui dans treize mille ans  
saison d'hier.

propulsé par le vertige à hélices  
à son plus loin inimaginé l'être  
chaussera-t-il le corps spectral  
sans doute le continent indicible.

Là-bas loin si près de  
du sanctuaire des cris  
du refuge de la prière  
des paroles en miettes  
des mots en squelettes  
détachés là-bas si près  
des tourbes compactes  
en folies cristallines  
exsudent le pyromagma  
de la tyrannique Chimère.

Le grioteur :

Prochainement il y a mille ans  
d'aujourd'hui.

comme si  
l'appel sans écho supplique  
en chute libre dans l'abîme.

comme si  
la corbeille de désirs sans mesure  
tissée dans la liane de l'errance.

Le grioteur :

Prochainement aujourd'hui.  
Sans crainte.

Pénètres-y de front  
à visière relevée  
à désirs éployés  
écouter les ressacs des rêves  
vibrer la gorge vertébrale  
de l'espérance sans espoir.



L'Égaré :

Par quelle hardiesse  
aurait-il fallu

Le grioteur :

t-il fallu fallu ?

L'Égaré :

suicider le bond  
ici et maintenant  
au pays de l'âme...  
Mais à qui dis-je à qui  
j'en ai fait le grand tour  
les cent points cardinaux  
des sous-sols des nuits  
aux larges velums des jours  
et puis après et puis.

Le grioteur :

Et puis après après  
bouge ! pousse ! en route !  
des galaxies concrètes  
au-delà de l'inaccompli.

L'Égaré :

Y aurait-il si près  
dans les garrigues  
des corps en friche  
y aurait-il le frisson fossile.

Le grioteur :

Bouge ! pousse ! la démente  
de tes rêves éreintés  
en avant ! orbite toute !  
je dépure la morphine des mots  
va la douleur mouliner l'être  
des cauris trépignent  
l'œil troisièmement.  
En avant ! Oracle !

L'Égaré :

Que eut-il suffi  
avant que eut-il.

Le grioteur :

Cinq quatre trois deux  
deux un zé...zé... zéro  
les cauris plongent dans l'uvée  
de l'œil du front central  
l'œil quatrièmement à la nuque  
projette son cinéma.



### III



L'Oracle :

Ainsi  
c'est un quartz  
évidemment  
haute technologie  
qui découpe la topographie  
des nuits intérieures  
la lumière obscure.

L'Egaré :

Dis  
alors  
pourquoi donc  
et comment que  
ça commence ainsi  
le vagabondage  
sur orbite à éclipses  
la route sans un vers pour  
ni sans vers un quoi concret  
tout un voyage vain  
en pensée latéritique



sans signalisations  
sans bornes sans repères  
ni escales sauf  
loin devant  
le gouffre  
noir.

Le grioteur :

Ici et maintenant...

Le poète :

C'est ici-maintenant  
que les ergots de l'angoisse  
tailladent le luffa de l'âme.  
D'ici-maintenant  
des haut-le-corps à fleur d'amnésie  
dessèchent les derniers gallons de joie.

L'Égaré :

Que eut-il fallu  
que eut-il avant.

Dans la nacelle du corps  
délestée de toute espérance  
que eut-il fallu que eut-il  
Suis-je encore quelque part ?  
N'ai-je été que flammeroles  
depuis toujours  
de chair et de sang rouges  
depuis toujours  
que bouffonne le retors Saint-amour.

Tout présentement  
ici et maintenant que suis-je ?

Le grioteur :

Quel gâchis.  
les sources d'énergie  
les astronefs des désirs  
les mas d'asile en dérive  
sur les fleuves essentiels.



# IV



mq '93



## ESQUISSE D'UN TABLEAU RÉALISTE

### I

Le grioteur :

l'octobre jaunit la raison  
l'automne effeuille la mémoire  
les rosiers étouffent leurs braises  
le Temps déboise les chimères.

L'Égaré :

s'en vient la dragline  
implacablement  
pour m'excommunier  
de la cathédrale  
en briques de ton corps.



Le grioteur :

une page pétrit de l'argile  
le masque mortuaire du poète  
le mal-aimé et mal-aimant  
en faction devant le béant

L'Égaré :

du plus haut étage de ma pensée  
l'iris compulse les éphémérides  
des cœurs fossiles qui sur des béquilles  
vont clopinant comme un UTAM'SI  
souffler des gisements d'incendie  
le fuel des narcisses désagrégés  
ô résurrection sans fin de non-sens.

## II

L'Oracle :

Vois  
ce jour  
souviens-t'en  
où il se passa  
à des milliards d'années-nocturnes  
sur lui inattendument  
voilà ce qu'arriva  
de ce côté-là  
par pur hasard  
ce jour-là  
quelle heure  
où.

L'Égaré :

et si tu dépliais  
les ridicules fripées  
clandestins voyages  
jusqu'au poste-frontière  
de l'abîme d'être,  
la fringale de toi  
plus qu'auparavant  
si cannibalesque.

Mais  
plutôt  
le soliloque  
que le portrait de croque-mort  
que la faim inassouvie d'aimer  
brouiller les frissons véniels  
vers l'Avant-Blessure  
souquer enjoué  
le Retour  
au point  
nul.

L'Oracle :

l'amour l'amour quel train sinistre  
quand sur la lice de Ses fêlures meurt  
toute pupille qui étincelle le don  
à l'événement de l'Essentiel  
quand tu prescris des contraceptifs  
au rythme primordial de Ta glaise....

### III

Le grioteur :

Arbre  
décharné  
havre  
solitaire  
affreux  
moribond  
sans bruits  
s'esquivant  
s'effaçant  
s'abolissant.

L'Égaré :

Comment réussit-on à vieillir  
revêtu d'oripeaux funéraires  
orné de viscères de sécheresse  
goberai-je l'âge de mes saisons

mais jusques à quand mais jusques où  
sur l'épais chanci de mon vécu  
graviterai-je vers le fœtus  
en gestation dans l'œil du poisson.

Le grioteur :

Arbre  
décharné  
havre  
solitaire  
vivotant  
un lazare  
momifié.

## IV

L'Oracle :

le silence  
et l'errance  
loin-ici nulle part  
ci-loin gît Lazare  
mais l'aile du hasard  
l'hélice du regard  
qui vrille le pulsar.

Le silence  
et l'errance  
sur l'île Saint-Exil  
hérissent les idylles  
d'ogres immobiles  
vivre est péril  
mourir bien futile.

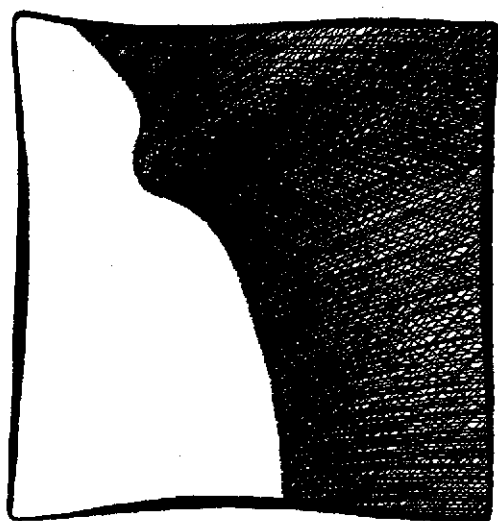


Et puis  
une nuit  
le cri  
mieux : vagissement  
énorme implosion  
dans l'abîme géant  
qui pivote le tronc.

Le grioteur et l'Oracle :

et puis  
une nuit  
le cri  
bruit inattendu  
Lazare est en rut  
le pouls vermoulu  
d'un mal touffu sue.

V



MQ '93

## L'ÎLE FERTILE

L'Oracle :

Redresse-toi  
va  
verdir ton calcaire.  
Le muezzin vigile  
dévoile la Promesse  
prise dans les moellons  
des bâtisses concrètes.

Va  
labourer  
les cailloux de houille  
les fougères chétives  
aux confins de l'Espérance.

Lève-toi et  
marche mon gars  
attention aux rives  
de nulle part  
sans rades

haut là-bas  
n'est point  
la flèche du minaret  
le nid de Sa voix  
mais ici  
si près de toi-même.

L'Égaré :

Peut-on  
d'un visage  
déjà niquedouille  
si tant malhabile  
serait-ce possible  
largue-t-on les voiles  
dans les houles du rêve  
cap sur l'île charnelle  
en boubène virtuose  
sur la tour des caresses.

L'Oracle :

Ferme les yeux et  
éveille-toi  
explore la Fissure  
deviens Être  
massif d'existence  
d'apparence inerte  
éteins les néons  
de pseudo-damné  
de l'avant-naissance.  
Lève-toi et  
marche mon gars  
va  
verdir ton calcaire  
près d'ici-bas court  
du plasma fertile





## DELIRIUM TREMENS 2

### I

Le grioteur :

Décembre qui enfume les matins  
décembre à l'œil révulsé  
avec son cortège de lémures  
qui mouchent le cœur du vivant  
qui ensomnolencent le clair des rires.

L'hiver déjà s'en est venu  
faufiler la mélancolie en crue  
au pays d'en dedans l'espérance.

L'Égaré :

Moi en toi j'enfouis  
ma semence de joie  
dans les grands fonds de Ton être  
sous le tapis d'algues marines  
qui habillent les yeux de toi  
Je réfugie moi en toi  
dans un enfoncement secret  
du corps connu de toi seule  
où Tu m'existes en moi.



## II

Le poète :

Langue amoureusement  
à tête savante.

langue à mémoires  
au coin des lèvres sensuelles.

## III

L'Égaré :

Le code d'accès ouvre toi  
là où Toi m'exhumeras  
de mon territoire fécond.

A bord d'un mot insensé  
enrobé de salive fraîche  
je monte à l'assaut de toi.

## IV

L'Oracle :

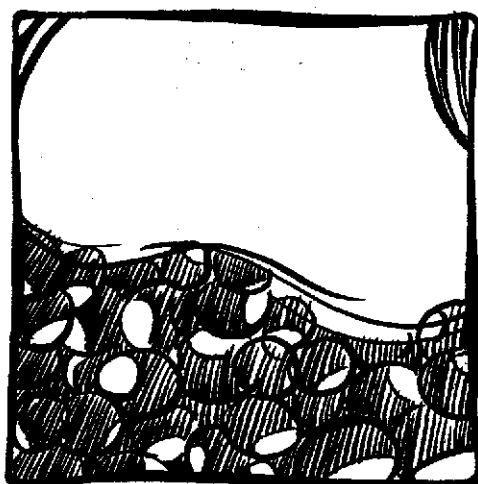
Défonce  
la tombe des sens  
incendie  
leur suaire

Déboutonne  
ses tétons  
découvre  
l'embrasure.

Ainsi  
tu aborderas  
le corps qui T'existe.



# VII



MQ '93

## PANORAMIQUES EN DEDANS

### I

L'Égaré

Assis ou debout  
je voyage  
en immobile.

Personne ne sait.

En rêvopropulseur  
à solitude immortelle  
vivant ou mort je chemine.

Personne ne sait.

Jusqu'à l'extrême impasse  
le lopin arable de l'espoir.

Jusqu'à cet ici de moi ouvert  
à la page où Tu es femme en terre charnue.

## II

Le poète :

Tu te cries.

Mais où  
tu es ici  
mon printemps  
qui éclate les bourgeons.

Tu te cries.

Ici  
s'enfonce  
au plus loin  
de l'irréalité

Ici  
coulent à pic  
tes poèmes aphones.

Tu te cries

Tant d'écrits lisses  
de mots incultes  
à mémoires labiles  
sans graines d'aubes neuves.

où  
tu es ici.

Les lignes de la main du cœur  
sur la piste des jeux de mots  
en syllabes infrangibles.

### III

L'Oracle :

La voix d'Elle  
je prescris.

Autant que.  
Autant le temps  
nature l'espace  
je prescris un corps vivant.

Le grioteur :

Prochainement dès aujourd'hui  
de là-bas.

comme si  
le voyage se dépouille de ses réserves  
d'énergie.  
comme si  
le temps déroute les astronefs imaginaires.

L'Oracle

Nu  
le soleil pose  
dans l'atelier du peintre.

Pure  
la lumière vocalise  
les pagnes du jour.

tendre  
le vert déploie  
ses ailes multifformes.

la vie danse  
l'os du mitan de l'être.

les magnolias  
les violettes suspendent  
la fuite d'un regard.

Un oiseau découpe  
le ciel d'un rêve.

Un cerf-volant couche  
son vol sur mes reliefs

le printemps ravale  
les façades des vies défaites.



Le grioteur :

Où  
ici  
tu es  
le bourgeon d'un projet  
l'avant-midi de l'été.

#### IV

Le grioteur :

Aujourd'hui dans mille ans  
il y a de cela jadis ici.

Le poète :

Elle dit  
ici comme si  
le soleil dilate la gorge de l'espérance.

Ici comme si  
la lumière tricote ses doigts de caresses.

Ici comme si  
la nature vertige de contentement.

Elle dit :

sonne le point  
dévisse la virgule  
lève le verrou  
bascule la barrière  
déplace l'ultime mot  
entre c'est bien ici.

Le temps vide ses hottes.  
Des trombes de joie déferlent.

Le soleil ruissèle :  
vert lustré des feuilles  
haleine fraîche d'espace

rires de l'eau  
trilles d'oiseaux  
cigales.

Les fleurs mûrissent :  
rondeurs des fruits  
transparence des corps nus.  
Les nuits sont en tranches fines :  
les étoiles vibronnent si près que...  
Les insectes surexcités crissent.

Elle dit :

sors ta mémoire radieuse  
sous l'équateur rêche  
l'amnésie tornade dru  
les existences fantômes.

Elle dit :

ces flamboyants en fleurs  
les bougainvillées roses  
les palmiers peints de neuf  
sur le laraire du souvenir.

ce peut être les absents  
nos Diawara Matoumpa  
nos Ikoko et nos autres.

Elle dit :

Immole l'agneau des douleurs  
c'est peut-être nos pâques :  
l'érection de la joie  
du bout de l'errance.

## VI

Le poète dit :

midi pile de mon amour sonne ici  
il est l'été de la terre prochaine.

## *Les signes du silence*



## PRÉLIMINAIRE

Silence est écrit partout  
prends garde ami lecteur  
chut ne trouble pas le chat  
du silence qui ronronne  
Tiens, le clin d'œil du gauche  
fait tomber dans les mains  
un genre d'écriture Braille.

# I

Ouvrons cette page  
et avançons dans le passage  
de mon cerveau  
du monde imaginé  
Où commence le paysage  
quand  
et où donc se termine le rêve  
est-ce la réalité qui rêve  
ou le rêve qui se réalise  
Mes cheveux font des fleurs  
sur la nuque et des tôles  
de métal blanc sur le front  
pour abriter les fleurs  
les fleurs de la nuque.

Des dents aux éclats  
et aux girouettes  
de l'hélianthe ou tournesol  
des herbes de silence  
Les hameçons malins  
flairent meilleurs poissons  
Où commence le rêve  
avec cette poésie épaisse  
qui ne danse pas la vie  
La vie peut-elle danser la vie  
avec des moellons de haine  
est-ce ma faute  
les mots comme les maux

les écrits comme les cris  
la voix comme je vois  
on vend des cornets de vent  
dites que je contredis.

Monde imaginé  
monde des objets imaginés  
est-ce bien cela vraiment  
n'imagine-t-on pas du poète  
dans tout homme  
dont les lèvres gercées  
par la nausée ramène l'âme  
ouvre la cheminée sur  
les fruits des jours promis :  
l'haleine du soleil  
à caresser sans arrêt  
l'oreille droite de la lune  
la purgation du mensonge  
les éclats de rire  
à enflammer les pointes des étoiles  
pluie de lait de vie aseptisée  
et des robots joyeux enfin  
la vie à danser  
enfin bonne à danser.

Dévalons cette page  
et avançons toujours  
portons des fers chauds  
au cheval de la poésie  
lancé au grand trot  
depuis l'horizon insaisi  
du paysage de mon cerveau.



## II

L'artisan hâle le ciel  
et en fait un chapeau haut  
un haut de forme de ciel  
le couturier invente  
des boutonnieres d'étoiles  
le bijoutier propose  
une bague de soleil  
et la lune en croix  
sur la cravate et la chemise  
Quel mannequin magnifique  
troue la nuit équatoriale  
de nos places publiques.

Une âme qui a pris de l'embonpoint  
une âme qui bourre ses poches de lard  
la graisse préserve de la rouille  
m'explique-t-on  
un muet qui ne craint pas de dire  
veut dire à moi que je contredis  
le harpon dans les rapides de sa gorge  
ne pêche que des herbes de silence  
le muet les roule en flûte  
sur la lèvre inférieure  
à siffler six cent sept silencieux signes.

### III

Au carrefour de la jeunesse  
le sucre édulcore la lumière  
au-delà le chemin continue  
où es-tu jeunesse naissante...

### IV

Une minuscule fillette  
avec un cierge de la lumière solidifiée  
lève la paupière à moi  
me montre un régime de silence  
et le verrou de la voix  
sur un bout de terre renflée  
Le pays a la bouche en sang  
les hennissements du mensonge  
réinventent une enfance friande  
de contes de marchands de vents  
de contes de marchands de plomb  
le vent pour gonfler l'aéronef de la terre  
le plomb pour couler les ailerons des dieux  
Est-ce l'inhumation du ciel  
ou l'évaporation de la terre  
que chantent les mouches à sang  
Quand et comment le saura-t-on.

Entre les mots des cils  
tendent leurs filets  
aux places oubliées  
par les virgules et les points  
des lèvres invitent  
dans le guet-à-pens  
un pouce torsade sur la langue  
une corde de chanvre  
on peut saisir le poète  
mais lynchez la poésie  
sans couper en deux  
le souffle de l'homme  
Est-ce ma faute  
le muet a des silences sifflants  
l'enfant a le doigt terrible  
l'homme a posé dans sa gorge  
des chevaux de frise  
est-ce ma faute  
si le bébé même  
sait poser les mines  
est-ce ma faute  
le feu d'artifice  
le feu de brousse  
ce visage qui s'illumine  
d'ailleurs est-il vraiment mien  
ou celui de l'autre du monde imaginé  
un autre d'un univers autre  
jusqu'ici insaisi  
ne suis-je pas moi-même imaginé  
la poésie peut-elle se taire.

Voile larguée au rêve  
escale dans les pays où

la vie bonne à danser  
se retranche dans les rêves  
qui contredira si je dis  
le rêve vient du pays  
d'où vient la danse aussi  
qui contredira si je dis  
le rêve et la danse c'est ce qui  
rend bonne à danser la vie.

## V

Oh regardez regardez-moi  
je suis pareil à vous  
j'enfonce un clou dans le cerveau  
le jet de mes rêves  
organise des bouquets  
de fleurs sur la nuque  
arrose la vie bonne à danser  
et qui se danse bien sûr  
personne n'en doute.

## VI

Est-ce parler trop  
que de dire des choses  
à dire et à rire  
des choses à danser  
lynchez la poésie  
mais ne touchez pas  
le cou de l'homme.

## VI

Ouvrons cette page  
forçons les rivets des bouches  
Voici juillet déjà  
juillet emplit le ciel  
de sa jungle de solitude  
de ses lianes d'indifférence  
de ses jours en veilleuse  
ses larmes sans promesses  
ses ah ah ah rires gris  
les saisons et les bouches  
comme des domestiques  
plantent le nez au sol  
l'équateur resserre sa ceinture  
le ciel myope s'en  
retourne chez l'opticien  
les lorgnons de ses yeux  
réfléchissent la lumière  
le tunnel du nombril d'un bébé  
est plus éclairé que tout le pays  
le fleuve recroquevillé  
croise ses lèvres  
les arbres tremblent de froid  
portent leurs feuilles en croix  
sur les seins les épaules  
les cigales dans les gosiers des oiseaux  
défont un ruban de sparadrap  
Hier février encore  
pavoisait ses couleurs

le soleil faisait le paon  
sur un versant de mon visage  
les oiseaux et les rires  
les vents et les rêves  
les maisons et les crânes  
le petit dimanche de la nuit  
l'arc-en-ciel arrondissait le dos  
interdisait l'accès  
aux hiboux des ténèbres  
à tort ou raison  
l'espoir assiégeait les âmes  
les criquets de juillet  
broutent les herbes de la lumière  
les bouches léproseées de silence  
saisons avec culottes courtes  
avec des corps phosphorescents  
la poussière aveugle la lumière  
le chronomètre du sexe  
grippé à six heures  
et les chiens de mes orteils  
qui chassent à la flairée  
dans les sentiers solitaires.  
Un pied terrible  
feuillète la foule des sentiers  
ce pied qui s'en va  
de long en large  
qui s'en va  
interroge les empreintes des pas  
Tout le monde est  
comme tout le monde  
moi pareil à vous  
et vous comme moi  
La vie bonne à danser

les crânes légers évidés  
bêlent comme des bambous ivres  
mais les corbeaux des pieds  
déploient les ailes des songes  
les ailes des sons de je  
Cet homme qui s'en va  
de long en large  
et qui revient sur ses pas  
qui s'en va les fleurs de la nuque  
aseptisant le dos du futur  
est-ce bien moi ou un autre  
à découvrir les sons de je  
de mon je ou du sien.

## VIII

La poésie prend  
forme humaine  
la poésie s'est vêtue aujourd'hui  
d'un habit fait de moi  
ou d'un autre moi-même  
oublié dans une fosse commune  
étant moi-même multiple  
et un seul comme la femme  
multipliez mes mots  
pour me découvrir  
des morts vivent dans mes mots  
des mots meurent dans mes morts  
des vivants veillent dans mes mots  
des morts dorment dans mes vivants  
être ici et là-bas ailleurs

allons venez n'ayez pas peur  
que je vous conte la vie  
de là-bas et d'ici aussi  
l'amande de joie  
a pour nom : paix  
nus nous y entrons  
aussi vrais nous en sortons  
égaux sommes-nous là-bas  
avec le pouce dans la bouche  
rire n'est plus faire ah ah ah  
avec des murs de silence  
de silence entre les ah et  
de chaque côté du ah ah ah.

Lynchez la poésie  
sans croquer l'homme  
qui n'est que victime  
Cet homme qui s'en va  
avec le spectre de la fête  
qui s'en va  
gongs dans les talons  
grelots aux chevilles  
visser son front  
fait de toutes les langues de plomb  
sur le mât de la montagne  
est-ce bien moi ou un autre.

Quelqu'un souffle  
au pied de cette page  
la forge des injures  
est-ce toi ami lecteur  
est-ce parler trop  
que de dire des choses



à dire et à rire  
des choses à danser  
une minuscule fillette  
avec un bâton de larmes  
lève la paupière à moi  
et me montre un barbier  
à raser les cheveux les cils  
des femmes et des enfants  
avec des tessons de soleil  
et montre à moi des poissons  
des poissons immobiles  
qui font danser leurs nageoires  
qui font danser en signe d'adieu  
les doigts de leurs nageoires  
le fleuve à charrier  
ses jacinthes de cadavres  
ses congo ya sika de cadavres.

Les hameçons de la Loufoulakari  
dans l'eau de la mémoire  
sont irrésistibles  
les joues spécialisées  
des pêcheurs de Kongo dia ntotela à moi  
enseignent comment séparer  
l'arête de la chair du poisson.  
Quels sont ces yeux qui clignent  
sous les feuilles des arbres  
qui sera la proie prochaine  
la poésie ou sa victime.

## IX

Au carrefour du haut du bas  
au carrefour du ciel de la terre  
de la faim de la nourriture  
au carrefour du léger du lourd  
au carrefour du clair de l'obscur  
au carrefour du bien du mal  
la poésie n'est jamais épaisse  
n'étant rien du tout  
ne sachant rien du tout  
toute chair toute onde  
la traversent  
son toboggan fait glisser  
dans une forêt où les arbres en révolte  
se contorsionnent en interrogations  
Muet en la disputant  
tu proposes d'épaisses contradictions  
pourquoi—à toi de répondre  
tu sais donc quelque chose.

## X

A l'horizon de mon cerveau  
des colonnes de poussière  
hâlent des morceaux de jours  
qu'un cavalier étincelant de rêves  
pulvérise sur le pavé

c'est le temps où Moi  
absent de chez soi  
va s'absenter chez les autres  
qui ne va pas s'absenter  
la nuit chez les autres  
absents de chez eux  
et comment résister à la poésie  
qui s'installe chez soi  
pendant l'absence de Moi  
les flûtes de la poésie  
font danser des serpents  
sur ma langue  
commande à moi  
de construire des nids  
des nids pour les poissons  
du venin de mes serpents  
pendant que je vais  
m'absenter chez les autres  
absents de chez eux.

Une lune de juillet  
lave le drap de la nuit  
les scories de la nuit  
roucoulent à mes pieds :  
tout ce qui fut promis  
pendille à bout de bras  
les saisons n'ont plus  
de raison d'être  
l'année n'a plus qu'un seul mois  
juillet avec ses jours sans flammes  
le soleil brûle de vie  
le vide de l'autre côté des nuages  
tout ce qui fut promis

pendille à bout de bras  
tous les pores de la terre  
vibrent et s'accordent  
sur la fréquence du vent  
qui annonce le coursier de la vie.  
Malgré tout et tout  
moi je dis à tous  
les papilles retroussent la bouche  
les vents vont dans mon ventre  
mon gros intestin ronronne  
la grêle tombe sur mes intestions grêles  
des quintes sèchent  
fabriquent des fading  
on avait promis  
la vie en conserve  
concentrée condensée  
jusqu'à la transparence  
jusqu'à l'état lumière.  
Les condensateurs  
aux lames frileuses.  
Il y a aussi le labourage  
des fourmis et des punaises  
des effets de main salutaires  
l'équateur auréole les condensateurs.

Un tyran dit à moi  
de dire encore à tous :  
les zéros font dire  
que la vie est chargée  
d'une étrange électricité  
Un regard s'inquiète de la poussière  
alors un gravier tombe  
de la langue du muet

pour paver le sol  
muet pourquoi...  
tu sais donc quelque chose.

## XI

Il est entre le pied d'un vers  
et la chevelure d'un rêve  
un rocher que tous voient  
d'homme à homme  
parlons d'autre chose  
avec une lance clouons  
le rêve sur un mur  
mon visage de tous les jours  
avec des yeux de la pluie  
des pigeons pour elle  
sans elle juillet ouvre  
toute grande la saison de chasse  
avec sa meute de rats de ville.  
Qui ne comprend pas  
la place de la pluie ici  
l'amour fait rire  
la douleur fait grelotter  
les ténèbres fait rafraîchir  
ma solitude...

les brûlures de tes lèvres  
font siffler ton sourire  
les blessures de tes yeux  
font vriller ton regard  
me parles-tu toujours

me vois-tu encore  
le désert ferme le poing  
les eaux souterraines de tes seins  
multipliaient les oasis  
où es-tu mon amie  
me répondras-tu amie  
aussi belle toujours  
sans la terre ferme  
sans ton corps de terre  
dans les convulsions du désir.

## XII

Que devient un fou  
dans un monde fou  
en une époque forcenée  
autre chose mais quoi  
le fou joue sans pâlir  
comme tout le monde  
à gagner on joue sans pâlir  
avec les verrous des sphincters  
le muet couvre sans honte  
comme chacun de nous  
à gagner on couvre sans honte  
de silence les choses  
des coraux dans la gorge  
sabordent les navires des mots  
même les lames des yeux  
même les plumes des doigts  
tu ne peux même plus  
les cris d'avant que muets

nous soyons plus vieux.  
la paix est-elle au prix du silence  
quelqu'un peut-il dire de quoi  
le muet sera plus vieux demain  
le poète est plus vieux ce jour-ci.

Un autre d'un univers autre  
occupe l'absence de Moi  
la poésie joue à m'imaginer réel  
de temps à autre  
dans son paysage imaginé  
Moi n'est présent sur aucune page  
si mon corps éclate en chairs de fleurs  
au bout d'une corde  
si mon corps décadénasse ses fontaines  
sur un champ de tir  
si mon corps se mue en flaques de purin  
dans un charnier  
muette la poésie sera-t-elle plus vieille  
je suis pareil à tous  
j'enfonce un clou dans le cerveau  
le geyser de mes rêves  
organise des bouquets de fleurs  
de fleurs sur la nuque  
la vie bonne à danser  
se danse bien sûr  
personne n'en doute.

L'iris de l'inconnu  
a couleur de ma peau  
qui sait où commence le paysage  
quand  
et où donc se termine le rêve

la vie souvent a  
des trous de mémoire  
l'amnésie rend cannibale  
la vie ne reconnaît pas  
la vie au goût.

le gain du poète.  
est-ce l'asile des fous  
ou les jardins de fleurs artificielles  
le stade vieux d'après muet  
le devinera trouvera  
Le gain du poète  
Des éléments faits d'ogres immatériels  
constituent la chair de la poésie  
oppressent les substances physiques  
l'esclavage du visage  
le servage des doigts  
des choses comme des wagons  
défilent à la queue leu leu  
semblables les mêmes mots  
homonymes s'égouttent  
de la berge des lèvres  
des alluvions d'ennui  
sur les branches de mon squelette.  
Ne peut-on Ne peut-on pas  
provoquer des réactions chimiques  
et produire la Révolution  
comme des cachets d'aspirine.



### XIII

Le pays avec lui moi  
s'est vêtu de juillet  
sa jungle de solitude  
ses lianes d'indifférence  
ses jours en veilleuse  
ses larmes sans promesses  
ses ah ah ah rires gris.  
Est venu août 74  
un soleil frais dans le tunnel  
du nombril de Leatie promet à moi  
l'Éden d'Art d'aimer et de vivre  
qui comprendra la place du soleil ici  
sur une feuille de mon fleuve  
Toi seule Un jour peut-être...

### XIV

La mine sombre du poète  
épouvante le jour  
le vol de deux hiboux  
saigne la lumière  
fait l'obscurité  
le temps hulule  
ce n'est pas ce n'est pas moi  
même si les enquêtes  
ne me trouvent pas

aussi fou muet  
que mes semblables  
ce n'est pas ce n'est pas moi  
où donc me suis-je absenté  
un alchimiste dit à moi creuse  
l'air qui volatilise l'ombre  
le sol qui congèle mon ombre.

Quelques œufs de plus  
ou encore de moins  
de mouches à sang  
les grillons du jabot  
ont des nœuds sans yeux  
les chambres des alvéoles  
ont des arcs de lianes  
les mouches bonnes  
les mouches mauvaises  
se mouchent dans les narines  
éternuent sur les visages des autres  
font des révérences polies  
et présentent poliment  
des à vos souhaits  
qui devinera avec quoi.

Des rues en haillons  
qui ont de la peine à cacher  
le sexe grippé à six heures  
la fourche de la langue  
qui fait des ratures  
EBEKA pour N'DEBEKA  
ça c'est du lapsus linguae  
le muet peut-il contredire Freud.

Ne peut-on Ne peut-on pas  
entre nous de muet à muet  
inventer des choses sans gosiers  
nous nous mettrons à mettre le feu  
aux habits du silence  
alors parler d'autre chose  
sera possible peut-être.

Qui se sera mis à prendre  
au vol le souffle du vide  
se sera mis à isoler  
le virus du rêve  
à provoquer la Réaction  
le silence et le Sahara  
dans le paysage du cerveau  
on se voit venir  
avec la voix en cul de poule :  
tout peut tout sur rien  
rien ne peut plus rien sur tout  
malgré tout tout cela  
quelque chose me dit de dire  
le cerveau sans paysage  
c'est le silence le désert  
des étendues lunaires  
le mort a toujours tort  
le muet a toujours raison  
c'est lui qui me dit de dire  
quelque chose du genre faux  
une histoire du vaincu  
qui cache vingt culs  
à reproduire vingt cœurs  
étincelants de sucre  
sur l'anus du vainqueur

tout est à refaire  
l'alchimie de la poésie  
la vie à danser  
est bonne à danser  
et se danse sûrement  
les orteils construisent  
des moules en série  
le soleil d'un visage  
cuit à coups de hanches  
le modèle à donner  
la poésie comme l'arbre  
a des chaussons de boue  
la queue de mes chiens  
frise des pinceaux  
sur les sommets des ongles  
à chausser un squelette  
de monts de marais  
de fleuve des feuilles  
de poissons d'oiseaux  
d'hommes de veuves  
de fous de fourmis  
en fin de compte  
nous n'inventons rien  
les mains d'un fossoyeur  
l'austère compas dans ses mains  
les fouilles au sous-sol du temps  
remontent des momies étranges.

## XV

Les soleils les nuits d'encre de chine  
et même les pluies  
houlent les eaux de mon fleuve  
le fleuve de mes corps  
les oreilles vertes de la forêt  
la forêt de mes cerveaux.  
La poésie a des marais  
où rouissent ses crimes  
Pour quoi pour qui les lèvres  
y déposent des nasses  
Nombreux de mes corps  
vidés de leur poids  
défient la pesanteur  
une corbeille de coups au dos  
un collier de liane  
en fleur sur la nuque  
et les nattes mortes  
des femmes congolaises.

Un pied dans la vie  
un pied dans la tombe  
c'est vrai que je suis multiple.  
Une araignée a tissé  
avec le fil de l'équateur  
le plafond de l'équateur  
a le ventre bedonnant.  
Mais parlons d'autre chose  
à trouser de part en part

l'horizon du monde imaginé  
à remplir les chambres du sommeil  
de nos présences véritables  
à réaliser la liberté du poète  
les premiers grains de la lumière  
à semer mon lit  
trouvent mon crâne volatil  
et je vois l'avenir à travers  
les persiennes des vérités du jour  
Mon crâne est vide de questions.  
Parlons d'autre chose  
mais les mots les mots  
à la tête de mule  
se laisseront-ils faire  
celui-ci qui alourdit  
l'éther de ma langue  
est-ce ma tristesse ou mon désespoir  
celui-là couve des œufs  
de larmes sur mes joues  
est-ce le dégoût ou la nausée  
et bien d'autres bien d'autres  
avec des ciseaux de sables  
qui affûtent mes dents.

Parlons d'autre chose  
à montrer la puissance de l'être  
rien qu'en pliant les mots  
l'histoire de l'univers  
du monde et des hommes surtout.

Au commencement du monde  
tout était bien  
le vide le silence et les ténèbres

et Dieu qui était rien  
car il n'était pas encore.  
Pas vrai que rien ne dit rien  
longtemps le temps fut long  
au commencement tout était rien  
mais rien était tout bien.  
Le boa sinueux du temps  
gavé de temps long trop long  
à allonger le ventre  
à s'étirer tout simplement  
lova le ressort de ses coliques.  
Par le murmure inouï du temps  
qui découd la peau vieille  
quelque part là plus bas  
Rien se mua en Dieu  
et Dieu créa la fête  
avec des lustres d'étoiles de lunes  
avec des éclairs des météores  
des oriflammes d'arc-en-ciel.

La surprise dura peu  
le temps verrouilla vite  
les sphincters de sa tuyère  
et l'ennui grima Dieu  
au centre de la fête  
une pauvre fête à genoux  
dans l'œuf de rien tabou  
Rien est sans aimer  
Rien est sans musique  
Rien est sans iris oblique  
Rien est sans manger  
le temps dans un coin  
regarde se croiser les incertitudes

de rien bien ingrat  
et de Dieu bien gras  
un lard de solitude  
un iceberg de silence  
Le vide partout cligne  
un œil malicieux  
le vide partout toque  
les monts de la poitrine  
ah la belle tentation de sur-être  
voir rien accoucher de tout  
sous les presses d'un talon  
Lontemps le temps fut long  
à la longue cette aube indécise  
entre rien et Dieu entre toi et moi  
le chaos avec des caillots de bêtises  
font crisser les vertèbres du temps  
Au commencement du monde  
tout était bien  
le temps sans pendules  
le silence sans épaisseur  
la mort sans sommeil  
tout était bien assis ainsi  
dans une assiette sans fond

Pour quoi pour qui sifflent  
les globules de la lumière  
sur la cheminée de la fête  
le boa sinueux du temps  
queue en cravache  
grillage de dards en gueule  
sillonne la poussière  
de l'insolite équivoque  
Mais Dieu bien vigilant



derrière un rempart...  
apprête ses harpons de rêves  
sur le dernier pli du temps  
les feux d'un venin crépitent  
une bague merveilleuse rougeoie.

Est-ce bien de toi  
que rien accouchera  
les éclairs vertigineux  
de la bague merveilleuse  
laissent des spermatozoïdes  
sur l'anus fertile du temps  
le ressort de la fête disons-le  
c'est bien ton fort désir de sur-être  
longtemps le temps fut long  
à cahoter sur les caillots de l'aube  
un jeu a déposé des rouilles  
sur les ventres des anneaux du temps  
et Dieu lance ses harpons.  
La bague merveilleuse lustre  
l'auriculaire de Dieu  
les artères de l'ennui  
les faux plis de la fête  
font des papillotes  
à rouler la fête en bonbons.

## XVI

Tous les vêtements de la terre  
bien loin de la vérité  
en vérité je vous le dis

est l'œuvre d'un Dieu  
avec la croix de mort  
bien lourde à la naissance  
un enfant naturel qui ne connaît  
ni roi mages ni roi Hérode  
ni dragées ni œufs de Pâques  
un plus pauvre Noël cette fois-ci  
dans le nid d'un boa.

Qu'attendre d'un névrosé  
brûlant du pouvoir merveilleux  
qui leste l'auriculaire  
Tout est à recommencer  
au commencement du monde  
bien au-delà de la vérité  
en vérité rien n'était bien  
et c'en est fait du monde  
quelques plumes en souvenir  
panachent encore le front  
de nos sioux à nous.

Tous les sentiments refoulés  
ont des horloges dans l'estomac  
une charge piégée toque sec  
toque toc toc est-ce le silence  
qui claque ainsi des dents  
une artère gonfle ses voiles  
terre est en vue sur l'auriculaire  
la longue vue de la vigie du désir  
à les yeux flous de la rosée :  
Toutes les soifs y trouvent à boire  
toutes les faims y trouvent à manger  
mais est-ce bien vrai vraiment

Dieu se penche sur la bague  
une visière au-dessus des cils  
pour s'abriter des molécules de la pluie  
les ténèbres pleuvent tout le temps.  
C'est bien vrai vraiment que  
toutes les soifs y trouvent à boire  
toutes les faims y trouvent à manger  
Le tonnerre roula sur le pont  
c'est le début du branle-bas  
les conquistadores sont prêts à bondir  
Personne ne demande à moi  
d'où ils sortent brusquement  
Où est donc la place du poète  
quand la nuque du monde est en fleurs.

C'est vérité de La Palice  
les désirs sont bons marins  
la charrette qui caracole  
sur les pavés de mon cerveau  
est-ce vérité à rendre visuelle  
Où commence le paysage  
quand  
et où donc se termine le rêve  
est-ce la réalité qui rêve  
ou le rêve qui se réalise  
Bien au-delà de la vérité  
en vérité je vous le dis  
au commencement du monde  
rien n'était pas du tout bien  
le feu manqua aux poudres.

Le balai qui traîne ses sandales  
sur la calvitie du vide

délave les mares de néant  
c'est bien vrai vraiment  
toutes les soifs y trouvent à boire  
toutes les faims y trouvent à manger  
les vagues d'aubes immobiles  
s'amuse à cacher tout  
dans les temples des tempes  
les poules caquettent à genoux  
les œufs des jours à venir  
sont froids dans les barils de poudre  
sur le pont les marins jouent  
aux pétards avec les appétits  
Dieu roula un rire en cigare  
les jeux subtils d'un miroir  
entre les désirs et les yeux  
fabriquent des photons de feu  
Enfin tout est à recommencer  
Dieu roule un rire gros en cigare  
et il dit : que le feu soit !  
Aaah—sur les quartz de la bague  
des agrafes rient aux éclats  
les chacals de silence et d'obscur  
blanchirent de fumées d'effroi  
les savanes de la mer cosmique  
Aaah—deux obus de photons au but  
un cratère cira sa lulette  
Voyez mais voyez bien ce volcan  
son crachat a la forme drôle  
c'est le soleil d'équateur  
avec la gueule de poisson fumé.  
Enfin tout est commencé  
avec le feu oyé au feu  
la vie qui vagit ainsi

a des troncs d'arbres brûlés  
pour charpente  
le monde qui se dresse ainsi  
a des mares de soir  
dans le sang  
et dans la nef de la lune  
des étoiles des météores  
les cierges des nattes mortes  
brûlent et dans les bateaux sanguins  
les vastes champs de pigments  
lâchent les vampires de leurs glaives  
Tout ne fait que commencer  
avec le feu à la base  
les brandons qui s'envolent  
et qui tombent sur le monde  
ont le poil bien roussi  
Bien près de la vérité  
en vérité je vous le dis  
creusons le sous-sol du feu  
creusons le sous-sol des soleils  
c'est bien ailleurs qu'il nous faut  
trouver la roche de la lumière.

## XVII

Une puce de saison sèche  
joue trop bien du pipeau  
sur un doigt de mon pied  
cet air semble connu de tous.  
Les avenues qui s'ouvrent  
ont des ecchymoses multiples

et des trottoirs de mensonge  
voyez les thalwegs sur mon cuir  
et les pelouses vertes d'orties.  
Qu'est-ce qui donne à ma voix  
la saveur de viande faisandée  
d'énormes cigales mécaniques  
renvoient un parfum désagréable  
Et de la chair de ma voix  
on taille des matraques.  
Tout va très bien Personne n'en doute  
Mais le brillant des fêtes  
fabrique toujours des mirages.

Ce jeudi saint le petit Jésus  
fit un placement important  
dans les caravansérails de la nuit  
qui goûte un morceau est pris  
dihu bi dihu—futu bi futu  
les calices des églises effraient :  
N'oubliez pas le pacte de sang.

## XVIII

Rien ne peut plus rien sur tout  
tout peut tout sur rien du tout  
Dieu a la carte maîtresse  
l'immense territoire de rien  
dans son registre de cadastre  
Dieu a le pouvoir alchimique  
une minuscule phalange  
avec le soleil sur le toit.

Une rôtisserie sinistre  
fait l'embonpoint de la fête  
voyez les nappes bleues blanches  
sur le monstrueux buffet de ciel  
et le parasol d'arc-en-ciel  
les cuisinières d'étoiles n'ont  
point besoin de bouteilles à gaz  
Mais—voyez à travers la vitre  
une femme avec un bébé au dos  
se dore dans le four de lune  
Bien loin de la vérité la terre  
en vérité je vous le dis  
est une chambre froide  
dans l'auberge du bonheur  
Dieu prépare du fufu  
mais cela ne suffit pas  
il ouvre son livre de comptes.  
Ce jeudi saint le petit Jésus  
mit au point le texte d'un cheptel  
qui goûte un morceau est pris  
Mahungu est viande de Dieu  
les seins des femmes clapotent  
dans les étangs de la douleur  
personne n'y peut rien c'est vrai  
Mahungu est viande de Dieu  
un bâton de sang frais court  
sur l'ardoise de son amour  
à écrire le menu quotidien  
méchoui ou brochettes de viandes  
l'eau des mers et des rivières  
n'étanche pas sa soif  
les savanes et les forêts  
tous les légumes de la terre

creusent sa faim dévorante  
les poissons et les animaux  
n'est-ce pas l'hors-d'œuvre entre  
les rostres et les gémonies

Engorge-toi cannibale  
de mes multiples viandes  
dans tous les cheptels du globe  
le nourrisson au seuil de la vie  
l'adolescent à califourchon  
sur le cheval de l'avenir  
l'adulte sur l'escalier du soir  
Engorge-toi cannibale  
afin que « matineux » tu dures.

La vie est-ce une torche  
qui éclaire ou qui incendie...

## XIX

Kinkunguna Dieu n'est pas seul  
cannibale kinkunguna  
les cheptels bénis du jeudi saint  
ont des textes neufs Kinkunguna.  
Les aéroglisseurs modernes  
nous n'inventons rien de neuf  
voyez les eaux se désosser  
voyez-les remonter leur cours  
le fleuve conte son histoire  
et les années à qui mieux mieux  
défilent dans le salon de modes



de l'immense cuvette du Pool  
leur faune cadavérique  
les fouilles au sous-sol du temps  
remontent des momies étranges  
et des questions aux cheveux blancs  
dans des limons de silence.

Le gémir du fleuve Congo  
parcourt les murs de l'hôtel Cosmos  
sa station spatiale domine  
les manguiers et les palmiers  
des muets se voilent les yeux  
avec la mousse de bière  
et le film du fleuve à charrier  
ses jacinthes de cadavres  
ses kongo ya sika de cadavres.

Les aéroglisseurs modernes  
nous n'inventons rien de neuf  
l'œil qui glisse sur l'équateur  
a une oreille à la nuque  
a un bras sur la pupille  
une glissière autour des reins  
il passe extrêmement vite  
c'est vrai personne ne veut plus  
du vieux sabre sans manche  
l'altitude et la vitesse de Nzondo  
qu'il faut pour égaler les dieux.

## XX

La poésie souvent surprend  
avec sa langue géométrique  
aux déplacements divers  
translations et rotations  
retournements qui créent  
des illusions de liberté.  
Les fêlures des cloches du jour  
la poussière qui se lève  
sur les versants de chaque visage  
les nuages noirs sur les soleils neufs  
dans le grand ring du ciel  
les tintamarres des goûts du jour  
avec rires métal de poignard  
tout cela garde le nez de mes chiens  
dans les aisselles du pays  
à mordre l'os des voix mouillées  
Est-ce ma faute la lumière  
dans la chambre à coucher des rêves.

Mettons d'accord tout le monde  
Le pays sans défaut va très bien  
les sables mouvants des chants de cigales  
ont des gaines pour les bouches  
mais il faut tout de même  
des branchies de sous-marin  
pour se maintenir en vie  
sous les marécages des échecs.  
Nous avons la bouée de sauvetage

l'air des cimes de la lumière  
dans les vessies de nos catalogues.  
La sonde qui part de mon front verdit  
parmi les végétaux de paludisme  
l'avenir tant promis ces jours-ci  
a des nuages de moustiques.

Et que ça me fait bien du bien  
d'être dans le wagon de queue  
une ruche dans les narines  
et de voir par-dessus mon épaule  
locomotives de l'avenir  
couper le fil vieux de l'horizon  
derrière bien derrière moi.

## XXI

Ya la poésie qui s'amuse  
à m'imaginer réel partout  
déplumez le vol des mots  
cassez les vitres des pages  
qui croit encore me trouver  
dans le paysage du cerveau  
de mon monde imaginé  
voyez déjà Moi n'est nulle part  
dans cette voix qu'on voit.

Quand règne le mensonge  
l'argent a l'odeur de fauve  
sur l'argile de mon livre  
y a des champs glissants  
la pluie dépose du verglas  
aucune prise à tenir

aucune bouteille d'oxygène  
à saisir dit-on encore  
les mots n'ont pas le vol ample  
à dresser la tente de l'arc-en-ciel  
entre le déluge de feu  
et les troncs calcinés du pays  
le vol des mots n'apporte pas  
la carte à grande échelle  
de l'étoile polaire de mon cœur.  
Qui a cherché ne m'a pas trouvé.

Me voici à ce moment spécial  
un séisme a retouché  
l'écorce de mon cerveau  
ma poitrine hisse ses monts  
sur les mâts de la lumière  
les poumons ont pris un grand bol  
de mes présences multiples.  
la couleur de celui-ci vient  
des écailles d'argent de la mer.  
Et le temps sacré temps  
transpire un sel de la lumière  
qui vient mollir l'os du silence.  
Je loue un peu tard je loue tard  
Lou-tard et *Les Normes du temps*.  
Je vêts une peau de crocodile  
qui veut être porte-lumière  
doit avoir la peau dure  
De l'œil gauche de celui-là  
sort un jeune champignon  
chapeau noir tout triste  
dans des mains gantées de blanc  
une crêpe noire au bras

de mon œil droit des noms  
rompent les digues de fétiches  
toutes rouges de kola:

.....

Sur une fosse commune  
voyez la noix chauve de palme  
qui ouvre des bras de palmes  
ses bras de palmes à la vie  
des chairs de fleurs éclatent  
éclatent sur ma nuque  
où commence le paysage  
quand  
et où donc se termine le rêve  
est-ce la réalité qui rêve  
ou le rêve qui se réalise.

## Table

|                             |    |
|-----------------------------|----|
| Paroles insonores.....      | 5  |
| Les signes du silence ..... | 59 |



## Collection

### Poètes des cinq continents

- 1- Kama Kamanda, *La somme du néant*.
- 2- Louis Philippe Dalambert, *Et le soleil se souvient...*
- 3- Jean-Claude Villain, *Parole, exil* précédé de *Confins*.
- 4- Jean-François Ménard, *Calebasse d'étoiles*.
- 5- Pierrette Micheloud, *Elle, vêtue de rien*.
- 6- Gilberto Mendonça Teles, *L'animal*.
- 7- Jean-Dominique Penel, *Anthologie de la poésie centrafricaine*.
- 8- Jean-Claude Villain, *Le Tombeau des rois* suivi de *Roi, guerrier et mendiant*.
- 9- Michel Cassir, *Il se peut que le rêve d'exister*.
- 10- Marc Alyn, *Byblos*.
- 11- Le Huu Khoa, *Prison, corps, exil, animalité*.
- 12- Kama Kamanda, *L'exil des songes*.
- 13- Parviz Khazrai, *L'aube sanglante*.
- 14- Parviz Khazrai, *Quatorze lunes et une*.
- 15- Nelly Amri, *Nuit debout*.
- 16- Khalid Dinia, *Hybrides*.
- 17- Jabbar Yassin Hussin, *Aux rives de la folie*.
- 18- Marc Alyn, *La parole planète*.
- 19- Myriam Ben, *Au carrefour des sacrifices*.
- 20- David Ndachi Tagne, *Sangs mêlés, sang péché...*
- 21- Monchoachi, *Nuit gagée* suivi de «*Quelle langue parle le poète?*»
- 22- Jean-Claude Villain, *Leur dit*.
- 23- Mohamed Hmoudane, *Ascension d'un fragment nu en chute*.
- 24- Jean-Dominique Penel, *Le sage du quartier Yantala a mal aux dents*.
- 25- Kama Kamanda, *Les myriades des temps vécus*.
- 26- Elie Maakaroun, *L'Amour et la parole*.
- 27- Marc Alyn, *Les Alphabets de feu - Le Scribe errant*.
- 28- Aïda Balabane-Hallit, *La Désertée*.
- 29- Claudine Chonez, *Poèmes*.
- 30- Mohamed Grim, *L'Astre éclaté*.
- 31- Mourad Preure, *Qacidâte pour l'espoir*.
- 32- Daniel Leduc, *L'homme séculaire*.
- 33- Abdelhak Serhane, *Chant d'ortie*.
- 34- Salah Al Hamdani, *Mémoire de braise*.



- 35- Jean-Jacques Nkollo, *Boris et Pavlone*.
- 36- Antoine Boulad, *Les Brindilles de la mémoire*.
- 37- Papa Ibrahima Seck, *Sangomaar*.
- 38- André Lagrange, *Reprendre la parole*.
- 39- Jean-Luc Wauthier, *Les vitres de la nuit*.
- 40- Jean-Claude Villain, *Orbes*.
- 41- Marguerite Ben Idir, *Réflexions sous un figuier* suivi de *Fantasmagories*.
- 42- Jean-Blaise Bilombo-Samba, *Hors la nuit*.
- 43- Pierrette Micheloud, *En amont de l'oubli*.
- 44- Max Guedj, *Poèmes d'un homme rangé*.
- 45- Christian Gorelli, *La mer est ma demeure*.
- 46- Muniam Alfaker, *Nuage sur le départ*.
- 47- Chantal Danjou, *Le livre de la soif*.
- 48- Parviz Khazraï, *Errance dans les miroirs*.
- 49- Eszter Forrai, *L'escalier de vagues*.
- 50- Isabelle Lebrat, *Dans l'éclair*.
- 51- Marc Alyn, *Le chemin de la parole (1954-1994)*
- 52- Nohad Salameh, *Chants de l'avant-songe*.
- 53- Mamani Abdoulaye, *Œuvres poétiques* (introduction et notes par Jean-Dominique Penel).
- 54- Kama Kamanda, *Les vents de l'épreuve*.
- 55- Honorat Badiel, *Murmures d'un œil solitaire*, (Livre I).
- 56- José Muchnik, *Proposition poétique pour annuler la dette extérieure*, (Bilingue français-espagnol).
- 57- Hassan Benghabrit, *Du silence à la nuit*.
- 58- Mohamed Hmoudane, *Poème d'au-delà de la saison du silence*.  
Suivi de *Ere d'Aube*.
- 59- Jean Gillibert, *Mes référendes*.
- 60- Pierre-Loup Le Masque, *Nuit de lumière*.
- 61- Marc Bedjaï, *Isfra des Amaroua*, sonnets kabyles.
- 62- Jacques Guigou, *Une aube sous les doigts*.
- 63- Adnan Mohsen, *La mémoire du silence*.
- 64- Jacqueline Persini, *Histoire de ma maison ou naître*.
- 65- Eszter Forrai, Sylvie Reymond-Lépine, *L'ombre des éclairs* (bilingue hongrois-français).
- 66- Tahar Bekri, *Les chapelets d'attache*.
- 67- Jean-François Roger, *Le pain d'ortie*.
- 68- Babacar Sall, *Visages d'homme*.
- 69- Celia Dropkin, *Dans le vent chaud*.
- 70- Pierre Goldin, *Helladiques*.
- 71- Noureddine Aba, *Comme un oiseau traqué*.





Achevé d'imprimer par  
**BàS**  
14-16, rue des Petits-Hôtels  
75010 Paris  
Dépôt Légal : 4<sup>ème</sup> trimestre 1994



Assis ou debout  
je voyage  
en immobile.

Personne ne sait.

En rêvopropulseur  
à solitude immortelle  
vivant ou mort je chemine.

Personne ne sait.

Jusqu'à l'extrême impasse  
le lopin arable de l'espoir.

Poésie de l'errance, poésie quête de l'être. L'homme-poète s'aventure loin dans le langage, vers des contrées inconnues où des soleils éclairent (peut-être) la myopie humaine et nos murmures arrachés à la souffrance. Vers après vers, le poète et un griot inquisiteur interrogent le mystère de nos "désirs sans mesure" ou de "l'espérance sans espoir". Faut-il continuer le rêve insensé de l'homme au cœur de l'immense "gâchis"? L'Amour et la poésie aident-ils à porter le fardeau de l'immortelle impuissance ?



*Poète révolutionnaire à vingt ans, Maxime N'DEBEKA, depuis son recueil publié en 1988, s'aventure dans le langage pour une quête effrénée de l'être. Les idées généreuses n'ont pas disparu de son univers mais la réalité demeure insoutenable. Comment vivre alors avec le sentiment d'impuissance ? Maxime N'DEBEKA est auteur de quatre recueils de poèmes, de trois pièces de théâtre et d'un recueil de nouvelles.*

ISBN : 2-7384-2403-1

